

Marie-France AUZEPY

L'ICONOCLASME BYZANTIN, ENTRE POLITIQUE IMPÉRIALE ET PROBLÈMES THÉOLOGIQUES

Abstract. This paper shows the difficulties of the historical interpretation of Byzantine iconoclasm: the lack of sources and the prevalence of an iconophile point of view contribute to this matter of fact. The iconoclasm is here interpreted as an imperial politics, adopted because of some changes which the Eastern Roman Empire had to face (Muslim and Bulgarian threat, natural catastrophes), then as an official dogma of the Church. The rejection of idolatry finds a solid basis in the Ancient Testament, very much used by the theologians of the iconoclastic period (730-843). If the image of Christ is forbidden in order to avoid idolatry, this is not the case for the image of the Emperor: that appears as a substitution, violently attacked by those who perpetuated the devotion to sacred images. The iconoclastic Emperor is thus assimilated to each enemy of Jesus, being treated as Jew, Muslim, sorcerer, and even Satan. The fight against iconoclasm as imperial politics permitted to the Patriarchate to emerge out of the imperial domination and to affirm its autonomy, even if not as great as the one of Papacy. The iconoclastic Emperor paid the ransom of this religious victory.

Keywords. Iconoclasm, imperial politics, Byzantine Emperor, historical perspectives.

En guise d'introduction, je voudrais proposer quelques réflexions sur l'icône en tant qu'objet historique. L'icône byzantine est en effet un cas historique. À plusieurs points de vue. Tout d'abord l'icône est une posture religieuse que les empereurs byzantins ont choisie comme politique religieuse entre 730 et 843. Or, au cours des temps c'est cette posture religieuse qui a donné son nom à la période, ce qui est un cas unique dans l'histoire de Byzance où ce sont en général les dynasties qui périodisent l'histoire, et ce qui n'a d'équivalent en Occident qu'au moment de la Réforme. Il y a donc là une irruption religieuse dans le cours normal de l'histoire de l'empire d'Orient, qui est un cours politique, rythmé par la succession des empereurs. C'est une première particularité historique.

Ensuite, l'histoire de l'icône byzantine est une totale reconstitution. Certes, toute histoire est une reconstitution *a posteriori* faite en fonction de la culture et des intérêts de ceux qui la font, mais

l'histoire de l'iconoclasme est vraiment à cet égard un cas extrême. Pourquoi peut-on affirmer pareille chose? Parce que la période pendant laquelle l'iconoclasme a été la politique religieuse des empereurs byzantins, et surtout le règne des empereurs Isauriens au VIII^e siècle, sont des *terra incognita*. On ne sait à peu près rien des règnes des deux grands empereurs Isauriens, Léon III (717-742) et Constantin V (742-775) qui ont l'un déclenché l'iconoclasme, et l'autre fait de l'iconoclasme la loi de l'Église. Si l'on compare le VIII^e s. en Orient et en Occident du point de vue des sources contemporaines, le déséquilibre est flagrant: en Orient seulement deux documents, un code juridique, l'*Ecloga*, et la définition (*Horos*) du concile iconoclaste de Hiérea (754) conservé en raison de sa réfutation au concile de Nicée II (787) qui a aboli l'iconoclasme; en Occident, des textes d'archives, des actes royaux de différents types (traités, capitulaires, admonestations, lois, etc.), des lettres royales, des chroniques officielles, des actes de concile régionaux, de conciles généraux, des correspondances... La comparaison est cruelle. Il ne reste rien des Isauriens et de leur temps: pas de textes d'archives, pas d'actes impériaux, pas de lettres impériales, pas de chroniques officielles. S'il ne reste rien, ce n'est pas que rien n'a existé: les Isauriens ont été, comme les Carolingiens qui les ont d'ailleurs probablement pris comme exemples, de grands empereurs réformateurs dont on sait, entre autres, qu'ils ont beaucoup écrit aux papes et aux

Carolingiens, qu'ils ont pris de nombreux édits, qu'ils ont gouverné par lettres quand ils étaient absents de la capitale pour raison de guerre ou de peste. On retrouve dans les chroniques postérieures, celle de Théophane notamment, des passages de chroniques qui furent à coup sûr des chroniques officielles isauriennes, on sait que les canons du concile de Hiérea étaient très nombreux. Le néant documentaire de la période isaurienne ne tient donc pas à la pauvreté de la période, mais au fait que la documentation a été détruite ou a disparu. D'ailleurs la documentation sigillographique, mieux connue maintenant, montre que l'empire fut activement administré pendant le VIII^e siècle.

Cet état de fait, un quasi néant documentaire, crée une situation embarrassante pour l'historien qui est *de facto* poussé vers ce qui existe, à savoir l'histoire de la période telle qu'elle est reconstituée à partir de 787, notamment dans les deux chroniques de Nicéphore et de Théophane, dans les textes de la polémique contre les iconoclastes et dans quelques Vies de saints qui évoquent la période, notamment la bien connue *Vie d'Étienne le Jeune*. Ces textes sont écrits par des auteurs hostiles aux iconoclastes qui sont tous des hommes d'Église, clercs ou moines. Les deux chroniques font la part belle aux aspects militaires, diplomatiques, familiaux de la politique impériale et consacrent assez peu de temps à la politique religieuse, mais ils la condamnent et présentent l'iconoclasme comme une décision folle prise sous l'emprise de Satan. Ils décrivent

d'autre part longuement la persécution des moines qui payent de châtements divers le fait de ne pas avoir voulu quitter leur état et leur attachement aux icônes. Cet aspect est naturellement longuement développé dans les ouvrages de la polémique, l'*Adversus Constantinum Caballinum* et l'*Epistula ad Theophilum* surtout, qui offrent l'un et l'autre un long historique de l'icoclisme impérial sous Léon III et Constantin V, traité sur le mode légendaire: Léon III a déclenché l'icoclisme sous l'emprise de sorciers juifs qui lui avaient promis un long règne s'il détruisait les images, Constantin V haïssait la Vierge et se roulait dans le crottin de cheval... L'histoire de la période est définitivement mise en place dans un texte hagiographique écrit par un diacre de Sainte-Sophie, la *Vie d'Étienne le Jeune*: les empereurs inspirés par le diable ont voulu prendre la place du Christ en disant anéantir l'idolâtrie, alors que celle-ci n'existe plus depuis que le Christ l'a rendue caduque; ils ont attaqué la tradition de l'Église puisque les images du Christ datent de sa vie terrestre; le patriarche Germanos d'abord, les moines ensuite, se sont levés pour défendre l'Église menacée dans les images du Christ et des saints; l'Église a alors acquis un martyr en la personne d'Étienne le Jeune. Cette histoire est écrite sur un ton d'une extrême violence envers les empereurs Isauriens iconoclastes et cette violence atteint, au-delà des Isauriens, la fonction impériale.

C'est ainsi que l'histoire des iconoclastes est devenue un chapitre d'une Histoire de l'Église écrite par le patriarcat

de Constantinople sur un mode hagiographique. Le patriarcat a produit une histoire de la période, acceptable pour l'institution qu'il représentait, en glorifiant Germanos et en condamnant les patriarches iconoclastes. Présenter les moines comme les défenseurs des icônes, persécutés pour leur foi, donnait aux moines un rôle glorieux durant l'icoclisme et assurait le patriarcat de leur fidélité aux icônes pour l'avenir. Cette défense de l'Église avait pour corollaire l'attaque de la fonction impériale. Or, l'histoire des iconoclastes ainsi mise en place n'a pas été critiquée, comme on aurait pu s'y attendre, par l'Église de Rome, car une histoire de la période ainsi présentée confortait aussi les intérêts de la papauté qui avait, sous les Isauriens et avec l'aide des Carolingiens, dépecé à son profit les provinces byzantines d'Italie pour constituer son propre État. Si l'empire était, en effet, gouverné par des empereurs possédés par Satan et hérétiques, il était légitime d'enlever des provinces de l'empire à leur déplorable influence: aussi la papauté soutint-elle, une fois n'est pas coutume, la version patriarcale de l'histoire du VIII^e siècle byzantin. Par ailleurs, une fois l'empire d'Occident constitué, la doctrine carolingienne de la *translatio imperii*, reprise plus tard à son compte par la monarchie française, s'accommodait bien d'une dépréciation des empereurs iconoclastes qui justifiait la dite *translatio*: le père Maimbourg qui écrit au XVII^e siècle une *Histoire des iconoclastes* lui donne ce titre «Histoire de l'hérésie des iconoclastes et de la translation de

l'empire aux François». Enfin, au moment de la Réforme, la version patriarcale de l'histoire des iconoclastes fut à nouveau utile à l'Église de Rome pour déprécier l'iconoclasme des réformés. Ainsi l'histoire mise en place par l'Église de Constantinople fut-elle généralement acceptée en Occident jusqu'au XIXe siècle. Littré, qui écrit à la fin du XIXe siècle un *Dictionnaire de la Langue française* qui fait autorité encore aujourd'hui, définit ainsi l'iconoclaste: «briseur d'images, nom d'une secte d'hérétiques du VIIIe siècle qui firent la guerre aux saintes images».

Du côté oriental, cette histoire des iconoclastes a été naturellement plus encore acceptée puisqu'elle est depuis 843 une vérité de foi. En 843 l'Église d'Orient s'est en effet constituée en orthodoxie par opposition aux iconoclastes hérétiques: elle a donné au rétablissement des images, c'est-à-dire à la victoire sur l'iconoclasme, le nom de Triomphe de l'Orthodoxie. Par le fait même, elle a transformé le dogme en mettant les images du Christ, de la Vierge et des saints, et la dévotion à ces images, au centre de sa foi. La victoire sur l'iconoclasme et les empereurs iconoclastes hérétiques est donc une vérité de foi, répétée chaque année le 1^{er} dimanche de Carême lors de la lecture du *Synodikon* de l'Orthodoxie. La conséquence est que mettre en doute, en historien, un des éléments de l'histoire des iconoclastes qui fonde l'orthodoxie revient à mettre en doute la légitimité de l'orthodoxie elle-même.

Au terme de cette longue introduction, on comprend que l'historien de l'icono-

classe n'a pas la tâche facile. Il ne peut opposer à l'histoire univoque proposée par les sources iconodoules aucune source iconoclaste, même s'il trouve parfois un peu d'aide dans les sources carolingiennes et dans les sources écrites dans le califat, chrétiennes ou musulmanes. Imaginons qu'il ne reste plus des 70 ans de communisme en URSS et dans les démocraties populaires qu'un code de loi et les décisions d'un Congrès du Parti et qu'il faille faire l'histoire de ces 70 ans à partir de deux histoires écrites dans les années 2020, d'œuvres polémiques anticomunistes et à partir de vies de héros anticomunistes: telle est à peu près la situation de l'historien de l'iconoclasme. Le résultat est qu'il balance souvent entre deux attitudes contradictoires: soit la répétition pure et simple des sources iconodoules soit une attitude critique si radicale que l'iconoclasme est considéré comme une invention des sources iconodoules. Mais même si l'on évite ces deux attitudes extrêmes, il est très difficile d'échapper aux sources iconodoules puisqu'elles occupent seules le terrain. Aussi faut-il les passer au crible d'une analyse fine, presque psychanalytique, pour essayer de retrouver en creux, à partir des injures lancées aux iconoclastes et des reproches qui leur sont faits, ce que fut leur politique. Je vais essayer de le faire en choisissant un angle d'attaque: l'iconoclasme en tant qu'il fut une politique impériale, et en suivant un plan très simple, voire simpliste: d'abord l'étude des caractéristiques de l'iconoclasme, politique impériale, ensuite

les attaques menées contre l'iconoclasme en tant que politique impériale.

L'iconoclasme fut une politique impériale parce qu'il a été voulu par les empereurs et imposé par eux à leurs sujets; ils ont fait ce choix par peur des conséquences sur l'empire de l'idolâtrie des fidèles et ce choix implique une définition nouvelle de la fonction impériale.

L'iconoclasme est en premier lieu un choix de l'empereur Léon III qui, disent les sources, a mal interprété la colère de Dieu manifestée lors de l'explosion volcanique de Thira/Santorini et cru que Dieu rejetait le culte des icônes. Il se manifeste peut-être en 726 par la destruction de l'image du Christ de la Chalcé, si cette dernière existe et si l'affaire de la Chalcé n'est pas une légende. Disons, en passant, que l'affaire de la Chalcé est un excellent exemple des difficultés de l'historien de l'iconoclasme que je viens d'évoquer. Mais l'iconoclasme de Léon III se manifeste essentiellement par un acte impérial, l'édit pris en janvier 730 au *silention* des 19 Lits, qui oblige ceux qui tiennent leur fonction de l'État, les archontes et le clergé, à ne plus se prosterner devant les icônes. Un certain nombre, le plus célèbre d'entre eux étant le patriarche Germanos, refusent, sont révoqués et poursuivis. C'est un acte autoritaire et unilatéral, même s'il a été précédé de nombreux discours préparatoires, dont parlent la *Chronique* de Théophane et la *Vie d'Étienne le Jeune*. On ne sait pas exactement quelles couches de la société atteignait l'édit des 19 Lits: s'agissait-il uniquement des gens en poste,

les *en telei*? ou toute la société était-elle concernée? Nous n'en savons rien.

L'iconoclasme fut renforcé sous Constantin V, fils de Léon III, qui transforma son statut: de politique religieuse impériale, l'iconoclasme devint la politique religieuse de l'Église grâce au concile de Hiérea (754). Après une campagne de réunions préparatoires, l'empereur convoque en effet un concile pour donner à l'iconoclasme la force d'une loi religieuse s'imposant à l'Église tout entière, puisque le concile est appelé œcuménique, même si Rome n'y a pas envoyé de représentants. Le concile est certes une assemblée collégiale, mais il est convoqué par l'empereur qui en a donné l'ordre du jour – la légitimation de l'iconoclasme. L'empereur a d'ailleurs choisi un moment de vacance patriarcale pour la tenue du concile et ne pourvoit pas le siège de patriarche durant la durée des débats, de février à août 754, auxquels il participe, certainement activement puisqu'il a écrit plusieurs traités et est lui-même un bon théologien. Mais il nomme à temps un patriarche pour l'accompagner lors de la proclamation officielle du concile au Forum de Constantinople le 27 août 754. L'empereur est donc réellement l'artisan du concile, même si celui-ci n'a pas été une assemblée fantoche, comme en témoignent la longueur des débats et comme en témoigneraient les canons du concile de Hiérea s'ils avaient subsisté. Constantin V a ainsi fait de l'iconoclasme l'orthodoxie de l'empire: l'iconoclasme est à partir de 754 le dogme de toute l'Église et semble d'ailleurs accepté comme tel, car on ne connaît pas d'opposition au concile

avant 767 dans la chrétienté du califat et avant 769 à Rome.

Le retour à l'icônoclisme en 815 est tout autant le fruit d'une décision impériale, celle de Léon V (813-820) de revenir à la politique religieuse des grands empereurs Isauriens. Les réunions préliminaires ont cependant rencontré une plus forte opposition qu'en 754, puisque un certain nombre de moines et d'évêques sans compter le patriarche, Nicéphore, refusent ce retour en arrière. Ils accusent l'empereur à cette occasion, selon la *Vie de Nicétas de Médikion*, de porter atteinte au domaine de l'Église. La volonté impériale passe, cependant, et est entérinée par un concile local.

Les trois empereurs responsables de l'icônoclisme byzantin, Léon III, Constantin V et Léon V, ont fait ce choix en occupant un rôle traditionnel de l'empereur dans l'Antiquité tardive, celui de garant de l'exactitude de la foi de ses sujets. Rôle qui a causé de graves problèmes à l'empire et à l'empereur dès le IV^e s. et avait été cause de nombreux troubles au VII^e s. avec la question du monothéisme. Constantin V situe d'ailleurs le choix de l'icônoclisme dans le prolongement des querelles christologiques qui ont agité l'empire depuis le Ve siècle, comme le montrent les acclamations aux empereurs Constantin et son fils Léon prononcées par les évêques à la fin du concile de Hiérea: «Vous avez bien interprété le caractère non fusionnel (*asynchytos*) de l'économie du Christ! Vous avez proclamé très sûrement le caractère inséparable des deux natures du Christ!

Vous avez renforcé les dogmes des six conciles œcuméniques!» (Mansi XIII, 353).

Quant à la raison du choix de l'icônoclisme, tant l'Horos de Hiérea que les deux *Chroniques* de Nicéphore et de Théophane ne laissent guère de doute: c'est la crainte du châtement divin si l'empereur laisse le peuple que Dieu lui a confié sombrer dans l'idolâtrie. Cette crainte est fondée sur la situation de l'empire et les catastrophes naturelles, l'une et l'autre interprétées comme des manifestations de la colère de Dieu. L'empire est en effet menacé de disparition par la conquête arabo-musulmane. Les armées arabes sillonnent chaque année l'Asie Mineure et ont assiégé Constantinople en 717 et Nicée en 727. Si Léon III a réussi à repousser les deux sièges, la menace n'en reste pas moins présente. Dans les mêmes années, en 726, l'explosion volcanique de Thira/Santorini est, selon les chroniques, interprétée par Léon III comme un signe de la colère de Dieu. Où trouver, sinon dans la Bible, une explication à cette colère? Le Nouveau Testament n'en fournit pas, mais l'Ancien Testament, si. Dans l'Ancien Testament, la raison qui conduit Dieu à abandonner son peuple au point qu'il soit vaincu et emmené en captivité à Babylone – éventualité qui dans les années 720 à Byzance n'avait rien de théorique –, c'est l'idolâtrie. Or le culte rendu aux icônes était fait de gestes, l'un témoignant de l'honneur rendu, la *proskynèse*, et l'autre témoignant du désir porté, le baiser, et il était fait aussi de marques matérielles de respect, à savoir la présence de lumières et la fumée de l'encens. Le tout pouvait

être considéré comme une pratique idolâtrique. Ainsi, l'explication donnée par les chroniques est plausible, et on peut affirmer que le choix de l'icoclisme a été fait par Léon III dans l'intention d'apaiser Dieu par l'interdiction de l'idolâtrie pour qu'il cesse de donner le succès aux armées ennemies et qu'il écarte de son peuple le danger de la défaite et de la captivité. Cela est confirmé par l'acclamation poussée par les évêques du concile de Hiérea en l'honneur des empereurs Constantin V et Léon, son fils: «Vous avez anéanti toute idolâtrie!». Le choix de l'icoclisme a pu être considéré comme bon car la colère de Dieu s'est en effet calmée: le danger arabe, puis le danger bulgare furent écartés, et la propagande isaurienne, aux dires du patriarche Nicéphore, put mettre ces succès, ainsi que la longévité des empereurs, sur le compte de l'icoclisme.

L'interprétation vétérotestamentaire de la colère de Dieu va de pair avec un usage massif de l'Ancien Testament par les empereurs iconoclastes. Tout d'abord ils fondent le choix de l'icoclisme sur l'interdiction de la reproduction des créatures, transmise par Dieu à Moïse: «Vous ne ferez point d'image taillée, ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux, sous la terre. Vous ne les adorerez point et vous ne leur rendrez point le souverain culte» (Exode 20, 4-5, traduction Lemaître de Sacy), interdiction répétée en termes presque identiques dans le Deutéronome (5, 8-9). Ex. 20, 4 est le socle sur lequel est fondé l'icoclisme impérial et on

doit admettre que c'est un argument irréfutable en sa faveur. De plus, Ex. 20, 4 permet à l'empereur de prendre la position de «nouveau Moïse», qui applique les préceptes divins et empêche le peuple de Dieu d'errer et de tomber dans l'idolâtrie. Ce que les Isauriens ne manquent pas de faire: dans la *Nouthésia tou gérontos*, l'évêque iconoclaste donne à l'empereur la stature de nouveau Moïse, interprète de la volonté divine. Enfin, dans le prolongement de l'assise vétérotestamentaire de l'icoclisme, les empereurs iconoclastes ont privilégié le recours à l'Ancien Testament. Non pas qu'ils rejettent le Nouveau Testament, également cité, et sur lequel est fondée l'argumentation christologique de l'icoclisme, mais ils citent plus fréquemment l'Ancien Testament. Ainsi le prologue de l'*Ecloga* contient 13 citations de l'Ancien Testament et 3 seulement du Nouveau Testament. Le rapport est identique dans les Vies de saints reconnues iconoclastes ou d'inspiration iconoclaste, comme la *Vie de Philarète* par exemple (10 références vétérotestamentaires sur 11 citations bibliques). De même les sceaux des empereurs et des grands dignitaires iconoclastes sont décorés non pas par des images, évidemment, mais par des citations des Psaumes, et la présence d'une citation des Psaumes est même un critère d'attribution des sceaux à la période isaurienne ou amorienne par les sigillographes. Pareillement les décors iconoclastes dont il reste des traces à Ste-Irène à Istanbul, à Ste-Sophie de Thessalonique et, sur photos, à la

Dormition de Nicée, comprennent tous des inscriptions des Psaumes.

Le choix de l'iconoclasme et la posture vétérotestamentaire qu'il implique donne à l'empereur iconoclaste une position extrêmement forte sur cette terre: il est l'interprète de la volonté divine pour le bien de ses sujets. Cette position est une position active qui tranche avec l'idéologie impériale néoplatonicienne, dominante depuis le règne de Justinien II à la fin du VII^e siècle. Dans cette conception, l'empereur terrestre était considéré comme le reflet de l'empereur céleste, comme une image de Dieu, de même que sa cour était le reflet de la cour céleste des anges. Conception passive du pouvoir impérial que rejettent les empereurs iconoclastes, comme le montre le Prologue de l'*Ecloga*: pour eux, l'empereur n'est pas une image, mais un homme doué de libre arbitre, pleinement responsable de ses actes, qui a la tâche écrasante de faire les bons choix pour son peuple au regard de Dieu. Dans cette conception, le clergé a une place subordonnée à l'empereur, ce qui est d'ailleurs traditionnel: il a pour fonction de faire connaître au peuple les décisions prises par l'empereur, nouveau Moïse inspiré par Dieu, et de les faire appliquer. Conception très proche de celle du pouvoir impérial et de ses rapports avec la papauté développée par Charlemagne. De même cette conception du pouvoir impérial fait comprendre la différence de traitement entre image du Christ et image de l'empereur: l'image du Christ est interdite, car l'homme-Dieu n'est pas représentable, mais l'image de l'empereur,

justement parce qu'il est un homme fini et non doué du don d'ubiquité, est, elle, permise et même nécessaire pour que le pouvoir impérial puisse s'exercer dans les provinces.

Ce portrait de l'empereur iconoclaste, fondé sur les rares sources iconoclastes, Prologue de l'*Ecloga* et *Horos* de Hiérea, est naturellement partiel et lacunaire. Néanmoins, il donne une idée de la conception impériale des empereurs iconoclastes, assez proche de la conception carolingienne, qui d'ailleurs s'en inspire: traditionnelle en ce qu'elle fait de l'empereur le responsable suprême en toute matière, y compris ecclésiastique, elle se heurte aux nouvelles réalités géopolitiques. L'empire romain d'Orient n'est plus, à côté de l'immense califat et de l'énorme royaume puis empire carolingien, qu'un état moyen qui peine à survivre. L'Église qui garde, elle, sa dimension œcuménique, même si elle supporte elle aussi les conséquences de la conquête arabe et de la montée en puissance carolingienne, a bien compris cette transformation. Défié par l'évêque de Rome qui a constitué son propre état sur les dépouilles de l'empire en Italie, l'empereur iconoclaste, durant l'intermède iconodoule entre 787 et 815, puis après 843, est violemment attaqué par le patriarcat de Constantinople qui utilise l'iconoclasme pour fonder, contre l'empereur, son propre pouvoir. Ces attaques, menées par le patriarche Taraise au concile de Nicée II, par le patriarche Nicéphore dans différents traités, par son diacre Étienne dans la *Vie d'Étienne*

le *Jeune* et menées aussi dans les œuvres de la polémique, répondent en fait aux différents aspects de l'entreprise impériale iconoclaste que nous venons d'examiner.

Un des angles d'attaque est la stature vétérotestamentaire de l'empereur iconoclaste. Elle est vigoureusement critiquée par le moine iconodoule dans la *Nouthésia tou gérontos*: l'empereur en appliquant le précepte mosaïque contenu dans Ex. 20, 4 en reste au temps de la Loi, comme si l'enseignement du Christ ne l'avait pas aboli. En en restant à Moïse, en se qualifiant de nouveau Moïse, il est comparable aux Juifs, il judaïse et, comme les Juifs, il ignore le Christ. De même, en s'appuyant sur Ex. 20, 4 pour qualifier d'idolâtrie le culte des icônes, l'empereur se conduit comme un Juif. Cette accusation était fondée sur une longue tradition, celle de la polémique anti-judaïque. Les images chrétiennes interviennent en effet dans les textes de la polémique anti-judaïque à partir du VII^e siècle. Dans ces textes, qui ont en général la forme d'un dialogue, le juif taxe d'idolâtrie le chrétien qui rend un culte à l'image et le chrétien doit alors mobiliser des arguments pour démontrer au juif qu'il a lui-même des images acceptées par Dieu, comme les chérubins du temple, et qu'il existe des exemples vétérotestamentaires de proskynèse rendue à des objets, comme la proskynèse rendue au bâton de Joseph par Jacob. Le reproche d'idolâtrie a de plus été repris contre les chrétiens par les musulmans qui, selon le patriarche Germain et Théodore Abu Qurrah, se moquent des chrétiens à ce propos. Dans ces conditions, il est facile aux iconodoules

de dire que les iconoclastes pensent comme les juifs et comme les musulmans, puisqu'ils utilisent les mêmes arguments qu'eux contre le culte des images. Ils ne s'en privent pas et l'accusation de penser à la juive (*Ioudaiophrôn*) et/ou à la sarrasine (*Sarakènothrôn*) est portée contre les empereurs iconoclastes dans tous les ouvrages iconodoules, y compris la *Chronique* de Théophane.

L'accusation de judaïsme portée contre les empereurs iconoclastes a d'ailleurs eu pour conséquence un relatif recul de l'Ancien Testament. De fait, comme l'Incarnation a été pour les iconodoules une des principales justifications de la représentation du Christ, leur insistance sur l'incarnation a eu pour corollaire un rejet de l'Ancien Testament, trop marqué par l'iconoclasme. Cet effacement ne fut pas une disparition, mais il fut néanmoins très net. Le meilleur exemple de cet effacement iconodoule de l'Ancien Testament est le choix par l'Église de Constantinople du 1^{er} dimanche de Carême, où elle fêtait traditionnellement Moïse, comme jour du rétablissement des icônes et donc du Triomphe de l'orthodoxie. La figure de l'empereur, nouveau Moïse, disparaît ainsi au moment du triomphe de l'icône.

L'accusation d'idolâtrie lancée par les empereurs iconoclastes contre le culte des images a été l'occasion d'un autre type d'attaque par les iconodoules: ceux-ci ont appelé les iconoclastes «accusateurs de chrétiens», *christianokatègoroi*. C'est le nom qui leur est officiellement donné dans les *Actes* du concile de Nicée II, celui d'iconoclastes étant en fait peu employé.

Les empereurs iconoclastes ont en effet accusé les chrétiens d'être idolâtres. Or, selon les iconodoules, cette accusation est sans objet puisque, par sa seule présence sur terre, le Christ a fait disparaître l'idolâtrie qui régnait avant sa naissance. Affirmation performative qui exclut une quelconque inscription de la chrétienté dans le temps, que les iconoclastes reconnaissent en considérant que la chrétienté avait, comme le judaïsme à un moment de son histoire, basculé dans l'idolâtrie. Donc, dans la logique des iconodoules, les iconoclastes en accusant les chrétiens d'être idolâtres, n'acceptent pas le Christ, puisque le Christ a anéanti l'idolâtrie, et sont donc en fait des non-chrétiens. Les empereurs iconoclastes sont donc à la fois non-chrétiens en soi, par refus du Christ, mais aussi non-chrétiens parce qu'assimilés à des juifs et à des musulmans.

Enfin, dernière attaque iconodoule liée à l'accusation d'idolâtrie lancée par les iconoclastes, celle qui concerne directement l'empereur en ce qu'il a osé se mettre à la place du Christ puisqu'il a affirmé avoir anéanti l'idolâtrie. On se souvient que l'une des acclamations poussées par les évêques au concile de Hiérea en l'honneur des empereurs était «Vous avez anéanti toute idolâtrie!». Or en vertu de l'affirmation performative selon laquelle le Christ, par sa seule présence sur terre, a fait disparaître l'idolâtrie, tout homme qui dit faire la même chose usurpe la place du Christ. L'empereur iconoclaste est donc coupable du péché d'*hybris*, de témérité sacrilège car affirmer

avoir anéanti l'idolâtrie signifie vouloir occuper la place du Christ. C'est d'ailleurs une accusation directement portée contre Constantin V dans *l'Apocalypse de Léon de Constantinople*, où l'empereur force les moines à se prosterner devant sa propre effigie, à la place de celle du Christ. Cette légende pouvait être crue puisque l'empereur iconoclaste, en détruisant l'image du Christ et en conservant la sienne propre, avait exclu le Christ du champ visuel où il n'avait laissé que son propre portrait. L'accusation est répétée en d'autres termes dans la *Vie d'Étienne le Jeune*, dont le héros met l'empereur Constantin V devant ses contradictions en piétinant une monnaie portant l'effigie impériale: mis en prison pour lèse-majesté, il a beau jeu de dire à l'empereur qu'il encourage les chrétiens à détruire l'image du Christ, mais qu'il châtie ceux qui détruisent sa propre image.

L'attaque menée par le patriarcat de Constantinople contre l'empereur iconoclaste a été d'une violence extrême. L'empereur iconoclaste n'est pas chrétien, puisqu'il détruit l'image du Christ et prend sa place, il est juif, musulman, athée, possédé par Satan, il n'est même pas humain, c'est un fauve, lion ou dragon, qui se roule dans les excréments. Tel est le portrait tracé par les sources iconodoules. Or, au-delà des personnes de Léon III et Constantin V, cette caricature touche la fonction impériale elle-même, d'autant que l'histoire, telle qu'elle est racontée par les mêmes sources, fait d'eux des persécuteurs de chrétiens: on fait en effet occuper à Léon III et à

Constantin V la place traditionnellement occupée par l'empereur païen dans les récits de martyre. Ce choix est lui aussi d'une violence extrême, et il constitue un avertissement lancé par l'Église à l'empereur: tel est le traitement qu'elle peut réserver à l'empereur qui voudrait, dans la tradition constantinienne, continuer à endosser seul le rôle de gardien de la foi. L'avertissement est d'autant plus efficace que l'histoire mise en place par l'Église est relayée par la liturgie et répétée chaque année dans les siècles des siècles. L'Église affirme désormais que la foi est son domaine et que l'empereur n'y a pas accès. C'est très exactement ce qu'auraient dit, d'après la *Vie de Nicéas de Médikion*,

les évêques et les moines réunis par Léon V en 815: «À toi, ô empereur, est échue avec la couronne la situation politique, et l'armée : occupe-t-en et laisse l'Église aux pasteurs et didascales» telles auraient été les paroles de Théodore Stoudite à cette occasion. La lutte contre l'iconoclasme, en tant que politique impériale, a ainsi permis au patriarcat de Constantinople de se dégager de la tutelle impériale et d'affirmer l'autonomie de son domaine, même si cette autonomie n'est pas comparable évidemment à celle acquise par l'évêque de Rome. Les empereurs iconoclastes ont fait les frais de cette victoire de l'Église.